

LA MORT DE MON PERE 8 décembre 1866

Un soir, des ouvriers aux puissantes épaules
A la pâle lueur d'un modeste flambeau,
Devant ma mère en pleurs, sans gestes, sans paroles
Déposèrent un lourd fardeau.

Sentant aussi perler sous leur rude paupière
Des larmes qui montaient de leur cœur anxieux,
Les robustes carriers, sombres, au cimetière
S'en allèrent silencieux.

C'était vous, ô mon père ! ô travailleur superbe,
Infatigable athlète à l'effort surhumain,
Que ces hommes portaient ! la mort, comme un brin d'herbe,
Vous avait courbé sous sa main.

C'était vous qu'on couchait dans cette fosse ouverte
Sous les cyprès géants que la brise agitait ;
Dans ce trou sur lequel pendait la ronce verte,
Père, c'était vous qu'on jetait.

Et qu'aviez- vous donc fait à cette mort avide,
Vous, l'ouvrier obscur, lutteur silencieux
Qui regardiez passer le tourbillon stupide
Des méchants et des envieux ?

Percer le roc, charger la redoutable mine
Qui lance en éventail les pesants blocs en l'air,
Et dont le hurlement ébranle la colline,
Comme un tonnerre après l'éclair

Aux compagnons pensifs, quand la tâche était lourde,
Quand la peine sur eux pesait de tout son poids,
Quand, seuls, les durs marteaux grinçaient d'une voix sourde,
Chanter quelque refrain gaulois,

Faire aimer leur labeur aux ardents prolétaires
Qu'on surprenait parfois méchants des mots haineux,
Et qui sentaient gronder de terribles colères
Quand l'homme oisif s'approchait d'eux.

Puis, le soir au foyer, dans la salle jonchée
D'enfants assis autour d'un modeste repas,
Prodiguer des baisers à toute la nichée
Qui vous tendait ces petits bras.

C'était votre vie. Elle était trop sublime !
La mort vous a brisé sous son talon pesant.
L'ouragan au ruisseau fera toujours un crime
D'être doux, calme et bien faisant.

Henri BOSSANNE